

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 28

Artikel: Les anciens moyens
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215698>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES: Canton, 20 cent.

Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois,
jusqu'au 31 décembre 1920 pour

fr. 3.—

en s'adressant à l'administration, Pré-
du-Marché 9, Lausanne.

Sommaire du Numéro du 10 juillet 1920. — Armoi-
ries communales. — LO VILHIO DÈVESÀ :
La liquietta à Dzerelioud (Marc à Louis). — Les an-
ciens moyens. — On ne danse pas (Rochardon). —
Deux baisers (C. Amstein). — Pages d'histoire inédites :
Extrait d'une lettre de mon grand-père (C. de
La Harpe) — FEUILLETON : Fumée, suite (B. Dumur).

ARMOIRIES COMMUNALES



Begnins. — Des actes officiels de
1798 et 1806, déposés aux archives
de Genève et Begnins, datés de Be-
gnins, sont pourvus d'empreintes
sur cire d'un sceau. Sur ces em-
preintes on voit trois sapins, en des-
sous une gerbe de blé et sous la
gerbe trois cepcs de vigne. Le sceau qui a servi à
confectionner ces empreintes a été perdu. Ce même
motif a été reproduit sur la porte de l'ancien Hôtel
de Ville de Begnins. M. F.-R. Campiche, archiviste
à Genève, a établi sans contestation que ce motif
avait servi de modèle pour le sceau de Begnins et
les autorités municipales de Begnins l'ont choisi
comme armoiries de la commune en date du 19
avril 1919, en fixant celles-ci comme suit : L'écus-
son est divisé horizontalement en trois parties : une
partie supérieure blanche, sur laquelle sont trois
sapins en ligne, celui du milieu plus élevé que les
autres; la partie du milieu bleue avec une gerbe
d'or dressée verticalement; la partie inférieure
blanche aux trois cepcs de vigne avec grappes « au
naturel » rangés en ligne. Le cep du milieu plus
élevé que les deux autres. Cet écusson indique les
trois genres de culture exploitées dans cette com-
mune.



Bex. — Tous les auteurs sont
d'accord pour représenter les ar-
moiries de Bex par un écu bleu,
sur lequel on voit un bélier corné
blanc marchant sur un champ vert
qui occupe une petite partie infé-
rieure de l'écusson, au-dessus du
mouton, une étoile d'or à six rayons.

On voit cette armoirie sur un sceau du XVIII^{me}
siècle. Sur les channes de communion figure un
écusson semblable à l'écusson bernois, mais la
bande d'or avec l'ours noir est remplacée par une
bande bleue sur laquelle est un bélier. Un plat d'é-
tain servant aussi à la communion montre gravé
un écusson bleu avec la lettre B surmontée d'une
couronne, mais ce sont des dessins de fantaisie plu-
tôt que des armoiries.

Les couleurs de Bex sont le bleu et le blanc.

Au feu! — La foule s'amasse devant une maison
d'où l'on ne voit pas sortir la moindre fumée, mais
que, néanmoins, trois pompes à vapeur inondent.

L'un des curieux à Calino :

— Où est donc le feu? On ne voit rien.

— Ma foi! monsieur, c'est peut-être qu'il ne peut
pas prendre!



LA LIQUIETTA A DZERELIOUD

SE pas se vo vo rappela de clli Dzerelioud
que l'étai parti po lè z'Amérique. L'avai
z'u rido sai per lé — on vo l'a dza racon-
tâ, mâ ie lo redio po cliiau que l'arant pu l'aobliâ.
On coup que l'avai écrit 'na lettra à son oncllio
Berbour, l'avai la leinga tant chète que n'avai ja-
mais ètà fotu de molhi lo timbro de la pousta que
faillâ collâ. L'avai dan épinguâ.

L'étai revenu ào payi. Et, po titre su d'avai moins
sâi, s'ètâi décidé d'apprendre pécheu su lo lé dein
'na liquietta. Omète l'étai pas bin llien de l'iguie,
quand bin l'auâve pas.

Ti lè dzo on pouâve lo vère fringâ su sa bar-
quietta avoué tot cein que lâi faillâ po prendre
dâi pertsette ào bin dâi metze. Mâ n'aobliâve pas
sa botolhietta dein lo fond de son bissat.

Lâi a tot parâi ouque que l'eimbêtâve. L'è que
por li, que l'avai accotoumâ d'allâ ein llien et ein
lardzo dein lè z'Amérique, ie trovâve lo lé Léman
trau petil. Pouâve pas ramâ onn'hâora, duve
z'hâore sein tsandzi de canton. Dâi coup se crayâi
oncora su lo canton de Vaud, que l'étai su France
du grand teimps. Et quand l'è que s'ein apèçave sè
trouvâve su clli de Dzenèva. Et ie desâi :

— Clli lè Léman l'è petit quemet on bossaton :
lè Vaudois ein ant on par de litre, lè Savoyards on
bon pot, et cliiau de Dzenèva fenameint dou décis.

Lè que, avoué ti cliiau canton, faillâ lâi se
veilli et àovri lo bon get. Atant de canton, atant
de loi po la pète et atant de gendarme diffèreint.
Cein lo bourlâve po cein que l'avai ètà met à l'a-
meinda pè su Vaud po avâi pètsi d'onna manâre que
n'ètâi pas la bouna; et quand l'avai pètsi bin adràï
po Vaud, l'avai ètà fotu à l'ameinda su Dzenèva
por cein que la manâre de Vaud pouâve pas allâ
po Dzenèva et oncora moins po la France.

Cein lo bourlâve, vo dio, et cein lâi baillive lo
bourla-cou assebin. Et on coup que l'avai ètà prâ
pè lè gendarme français po avâi pètsi su France à
la manâre de Dzenèva, ie desâi pè lo Café Vaudois,
à Lozana :

— Dein clli tonnerre de lé, po pouâi pètsi de sor-
ta, foudràï avâi on'avocat selâ su lo tiu de la li-
quietta, que vo lièze lè loi tandu qu'on amoce.

Marc à Louis du Conteur.

LES ANCIENS MOYENS¹

DANS quelques jours toute la jeunesse de
nos écoles retournera au Bois pour célé-
brer la fête traditionnelle. Les cartes d'in-
vitation au bal sont lancées par nos potaches. Les
petites demoiselles se préparent, se papillotent et
harcèlent leurs parents pour s'assurer d'être bien
enrubannées. Elles veulent être dignes de leurs gal-
lants et d'elles-mêmes. C'est curieux ce que les tout

petits gosses ont d'idées sentimentales. Nous irons
les voir, nous nous mèlerons à eux, comme autre-
fois nos parents venaient admirer leur progéniture,
la laissant s'ébattre en pleine liberté.

Nous reportant une quarantaine d'années en ar-
rière, voici le passé qui, en raccourci, repasse de-
vant nos yeux.

Chantez et surtout nuancez à votre fantaisie.
Brodez, si vous voulez, rectifiez... des ans le... répa-
rable outrage. Les strophes alternent entre les sou-
venirs du Bois et de l'école.



I

Nous serons toujours les Anciens Moyens
Qui s'en vont au Bois près de la Pontaise
Joyeux, précédés de leurs fiers tapins,
L'esprit éveillé, le cœur très à l'aise.

...Je revois le père Ancel
Regardant ce qui se passe
Comme le bon zigge Engel
Dans l'abominable classe.

II

Chacun prend son arc ou bien le fusil
L'on s'en va tirer pour avoir la mouche
Mais le vrai Moyen et le plus gentil
Vient viser le More, au bon endroit touche.

...Chut! voici le Directeur
Gare à toi mon p'tit bonhomme
Ton oreille aura chaleur
Et tu recevras un tome.

III

On vient se grouper, au bruit du canon
Quand il est midi, sous notre cantine,
Au joyeux banquet le cancre et le pion
Mettent au conflit aimable sourdine.

...Entendez-vous ce pétard,
Tabourets lancés, grimaces,
Paul à Jean jette un lézard
C'est la guerre aux paperasses.

IV

Un air de fanfare et notre major
Portant beau plumet donne la parole
À celui de nous en vers le plus fort...
C'est le brouhaha, c'est la gaieté folle.

...Favrat, Roux, Vulliet, Ètlli,
Père Oyex-Delafontaine,
A d'autres encor, merci,
Vous nous prépariez la veine...

¹ Voir « Conteur » du 3 juillet.

V

Lovetti rapplique, ô ma mie entrons
 Acceptez mon bras, allons prendre place
 Valses et polkas nous les danserons
 Je vous offrirai blanche, rose glace.
 ...Mais nous ne revoyons plus
 Les cadets sur la Riponne
 Les cœurs en étaient émus
 Et pour eux l'heure était bonne.

VI

Revenez en foule ô mes jeunes ans,
 Nous voulons nous tous au soir de la vie
 Jouir du bonheur de notre printemps
 Et porter un toast à notre patrie
 Le toast de Sauvabelin.
 Vive notre chère école
 Serrons-nous bien fort la main,
 Reprenons la farandole.

A vous, mes copains, un autre couplet :
 ...Et voici comme l'on chante
 Notre aimable picoulet.

Un Vieux Moyen.

ON NE DANSE PAS

ON sait que, au cours des années tragiques que nous venons de traverser, un certain nombre de municipalités vaudoises, vu le malheur des temps, avaient pris la résolution d'interdire toute manifestation publique, telles que fêtes, bals, représentations théâtrales, etc. Cela ne fit pas toujours l'affaire de la jeunesse qui, la chose est notoire, ne perd généralement aucune occasion de se divertir.

En vain, celle de *** sollicita-t-elle à plusieurs reprises l'autorisation de tourner un brin, requêtes, délégations, tout fut inutile, l'autorité locale ne se laissa pas fléchir et pour cause. Que firent les intéressés? N'eurent-ils pas la sottise idée d'adresser au préfet de leur district l'impertinente missive que voici :

***, le 6/III 1918.

Au préfet du district de ...

Monsieur,

Etant entourer de jeunesse qui font bal presque tous les mois nous aimerions bien à notre tour nous accorder ce plaisir. Ayant demandé plusieurs fois à notre municipalité, nous n'avons jamais pu obtenir d'eux, que le refus; c'est pour cela que nous nous adressons à vous. Veuillez s. v. p. faire le nécessaire pour que l'on puisse danser dans le courant d'avril à l'Hôtel de l'Ours. Nous espérons que vous prendrez notre demande en considération.

Agréer Monsieur, nos respectueuses salutations.
 (signé) la jeunesse de ***.

Comme bien l'on pense le représentant de l'autorité cantonale ne l'entendit pas de cette oreille et se garda bien de donner suite à une requête formulée en termes si peu convenables. Il faut rechercher les auteurs de cette missive et les réprimander sévèrement, écrivit-il au dos de ce document.

Et, en date du 16 du même mois, nous lisons dans le registre des procès-verbaux de la municipalité en question que :

«Ensuite de convocation C. R. et M. M. se présentent pour être entendus au sujet de la lettre écrite à Monsieur le Préfet sous la signature : La jeunesse... Lecture est donnée de la réponse de M. le Préfet, et ces jeunes gens sont sévèrement réprimandés pour leur manière d'agir.

En outre la décision de refuser toute permission de bal pendant la guerre leur est confirmée.

Qu'a-t-elle dû prendre pour son rhume, la « Jeunesse Rochardon.

Jamais contents. — Les commerçants se plaignent toujours.

Après une des dernières averses, l'ami d'un marchand de parapluies croit devoir le complimenter.

— J'espère que vous en vendez des parapluies!

Le marchand, grincheux :

— Possible, mais mes ombrelles?



DEUX BAISERS

ANNE-MARIE venait de quitter la ferme de la vieille Rose où, avec son amie, elle était venue, comme chaque soir, chercher le lait et le beurre nécessaires à sa famille.

La plaine étendue devant ses yeux, resplendissante des feux du jour se mourant, le ciel d'une limpidité parfaite, la richesse de tons des blés mûrs; rien n'avait été perçu par elle. C'est que, pendant les dix minutes passées sur le banc, là, devant la porte de l'étable, à attendre Rose, elle n'avait pu regarder, elle n'avait su entendre ni sentir, toute aux confidences qu'elle faisait à Julie, son amie.

Car elle aimait, Anne-Marie; elle aimait pour la première fois. Cet amour lui avait été révélé, tout récemment, par tous ces riens qui font que l'on rougit, que l'on pâlit, que l'on chante ou qu'on pleure sans savoir pourquoi, par la musique que fait un nom murmuré tout bas, rien que pour soi, par le regret des « fêtes de jeunesse » passées et l'espoir impatient des prochaines.

Elle aimait et n'avait pu s'empêcher de mettre Julie dans le secret après force recommandations : « Tu n'en diras rien au moins ! »

Elle n'avait rien vu de la féerie crépusculaire, comme elle n'avait pas entendu, derrière elle, dans l'étable, le bruit d'un pas feutré qui s'était arrêté tout contre la porte entrebâillée.

Et elles étaient parties, elle et son amie.

Elles venaient de disparaître au tournant, tout proche, du sentier, quand la porte s'ouvrit prudemment et que parut Jean-Pierre, le fils de Rose.

Beau gars, faraud en ses vêtements du dimanche les jours d'abbaye, grand, droit, avec, dans le regard, cette flamme de jeunesse et d'ardeur que tempère à peine une timidité d'adolescent, Jean-Pierre avait tout pour plaire et passait, avec quelque raison, pour le « plus beau garçon du village ».

Pourquoi, debout, figé sur le seuil, restait-il maintenant la tête rentrée entre les épaules, les yeux au loin, fixes et ternes, embués par une larme proche ? Pourquoi ? Parce qu'il venait, tout à l'heure, d'entendre les aveux d'Anne-Marie et qu'il en avait souffert à crier.

Lui aussi, il aimait. Il le comprenait seulement à présent. Il aimait Anne-Marie. Mais elle, elle, qui aimait-elle ? Ah ! s'il le savait un jour — tonnerre ! — on verrait voir ! Et il serra les poings.

Mais, brusquement, sa fureur jalouse tomba; il s'assit sur le banc et se mit à pleurer de grosses larmes qui descendaient jusqu'à sa moustache qui les arrêta. Larmes un peu risibles; larmes presque d'enfant; mais larmes désespérées. A cet âge, on espère comme on désespère : follement.

Qui pouvait-elle aimer ?

Il était là, dans la même posture quand sa mère s'en vint l'appeler pour le repas du soir.

— Qu'as-tu donc, gamin ?... Tu pleures ?... A ton âge ?

— Mais non.

— Mais si, tu pleures !

Alors son chagrin fut le plus fort. Entraîné dans la « belle chambre », son chagrin creva. Il dit tout, ses rêves encore imprécis hier soir, son amour reconnu à la souffrance de se voir préférer un autre. Pleurant, hoquetant, il ressassait sa désillusion, se complaisait aux mots cruels qui lui venaient aux lèvres. Mais sa mère l'interrompit :

— Mais qui aime-t-elle ?

— Je ne sais pas... Mais quand je le saurai...

Son regard en disait long.

Rose ne semblait pas, elle, trop affectée. Un sourire malicieux se joua même sur sa lèvre.

— Ecoute, reprit-elle. Je le sais, moi, qui elle aime. Je ne voulais pas t'en parler, mais à te voir,

là, pleurer comme un benêt... Je le sais. Moi aussi, j'ai entendu; mais j'étais derrière la porte...

— Tu sais ?... Dis vite qui... que je puisse lui...

— Alors, tu ne devines pas ?

— ? ? ?...

— Mais c'est toi, gros bedzu !

L'effet fut prodigieux. Les larmes, interrompues depuis quelques minutes, se remirent à couler. Il embrassa sa mère, dansa, rit, poussa une youlée et soudain, comme pris d'une étrange pudeur, il courut à l'étable et s'y enferma.

Etonnée, Rose le suivit et, à travers la porte, cria :

— Eh ! bien, Jean-Pierre, qu'est-ce qui te prend ?

Etouffant de bonheur, ivre, ayant encore de la joie, de la tendresse à manifester, Jean-Pierre embrassait la Noiraude sur le front.

C. Amstein.

BIBLIOGRAPHIE

La Patrie Suisse. — Le N° du 23 juin de la « Patrie Suisse » ne le cède en rien à ceux que nous avons signalés : il ne contient pas moins de vingt-cinq superbes illustrations. Les portraits de M. Charles Lardy, le nouveau ministre de Suisse à Tokio, de M. Alexis Forel, de Morges, de Mme Emmeline Forel, un peintre de talent, de M. Jules Cougnard, le poète genevois, et du peintre fribourgeois Antoine Schmidt.

L'art et l'actualité y sont représentés par de magnifiques vues et d'intéressants clichés.

PAGES D'HISTOIRE INÉDITES

Extrait d'une lettre de mon grand-père.

(Suite et fin.)

Sa dot avait été englobée en grande partie dans la confiscation de la fortune de son mari, le reste fut bientôt absorbé par les soins d'une femme élevée dans l'aisance et par l'éducation à achever de donner à ses enfants. Une pension que lui payait la France survint à ses besoins jusqu'au terme de son existence.

Une terre Seigneuriale (Domaine et château de Yens) m'avait été léguée par mon grand-père et n'avait pu, par ce motif, être comprise dans la confiscation des biens de mon père. Je m'y retirai, mais bientôt vint la révolution qui, en anéantissant tous les privilèges et droits seigneuriaux, m'enleva ainsi la majeure partie de mes revenus; je dus alors cultiver mon petit domaine, seule ressource qui me restait. C'est avec ces faibles moyens que j'ai dû élever ma nombreuse famille, composée de neuf enfants dont les cadets sont encore bien jeunes. Beaucoup d'économie, de travail, le concours d'une femme extrêmement laborieuse et d'ordre, la précaution que j'ai eue de ne pas dépasser ma position financière et de subordonner mes dépenses à mes modiques revenus m'ont mis à même de subvenir à tous les besoins de ma famille, mais je n'ai pu donner à mes enfants une éducation conforme au rang que leurs ayeux ont occupé et telle que je l'aurais désirée. Couché depuis dix ans sur un lit de patience et de douleur, privé de l'usage des jambes et presque des bras, je n'ai plus pu travailler et soigner mes affaires moi-même; elles ont dû nécessairement en souffrir, ensuite les frais que je suis obligé de faire pour l'éducation de mes deux plus jeunes fils, m'obligent à entamer des capitaux. Arrivé au déclin de ma carrière, si je ne peux leur léguer de la fortune, je leur laisserai du moins une réputation sans tache et l'exemple des vertus domestiques et chrétiennes; puissent-ils le suivre et être heureux dans ce monde.

Il me reste à vous expliquer pourquoi Joséphine est aussi peu versée dans l'histoire de sa famille et connaissait Monsieur le Général Frédéric-César de La Harpe tout au plus de nom.

En parlant à mes enfants de leurs ayeux et du rang qu'ils auraient occupé, cela aurait pu leur enfler le cœur et leur inspirer un orgueil qui n'eût point été compatible avec leur position. Je devais éviter cela, surtout à l'égard d'un sexe qui se monte si facilement une imagination fort enclainte à l'exaltation. Mes enfants devaient être élevés dans la simplicité où des circonstances malheureuses avaient placé leurs parents et c'est ce qui m'a engagé à ne pas leur parler de choses qu'ils devaient apprendre plus tard. Quant à Monsieur le Général